

Le Morvan

Lev sort de Brassy par la Croix Vieille (une petite chapelle à gauche), un champ fauché qui sent bon, puis prend le sentier creux et monte vers le bois du Vernat, qui devient les Poitefins, et si l'on redescend vers la Cure, c'est la Porelle, avec les douglas-pains-acides puis les Bouratas (pas le fromage) et le bois Bérault, le bois Bain et le bois Gautron. Tout ça se tient sur trois hectares, il digère son bon casse-dalle. Si on va plus bas la gare de Razou est là, tranquille, et, le Pargon qui coule vers la Cure, qui coule elle-même vers le lac de Chaumeçon. Les collines tombent dans le lac, tristes belles tristes les collines d'épicéas, les Brûles (souvenir des anciennes persécutions), le bois des Hâtes, les layons de Verneville, la départementale coupe en deux le massif, puis le Parjot et le bois des Fioles, les Bons Faichots (feuillus indéterminés), le bois des Saints, le bois d'Écias, le bois de Landry, les Bruyères de Rivières, le Comme au Blanc, le bois des Genèbres, le Ravand, le bois du Vent, la Bonne Chèvre, la Roche Gain Dessus, les Glandées, la Roche Gain Dessous, et là-haut le château de Vermot qui trône (brûlé par les nazis), au fond de la crypte le sarcophage de l'ancien sommelier de la Médicis et les maquisards de Dun-les-Places qui tirent sur les Boches,



vieille terre de menhirs et de Carnutes (hallucination druidique et anthropophage). Sur le chemin, il ramasse des asperges des bois, des feuilles de menthe sauvage, du cresson. L'heure du goûter de midi approche et la gorge est chaude et râpeuse des quelques mûres trouvées en chemin. Il faudrait un peu d'eau anisée qui coule ou quelques gorgées d'un puits sous l'épais granit. Lev se faufile à travers des arbres à papillons. Lev est assez grand, mais pas trop, une vareuse démodée, le regard un peu en biais, il boite, ou titube, c'est sa canne, sur laquelle il s'appuie, qui lui donne ce côté nonchalant, prêt à chavirer dans les fougères, dans les ronces ou juste dans les groseilles sauvages qui jonchent les murs ; les murs eux-mêmes sont moussus, lichens qui coulent dans les replis, le lierre – la jolie gale des pierres – les hortus qui restent en friche à jamais. C'est un paysage qui n'est pas simple à déchiffrer, Lev le sait et il a une carte de Cassini où l'on peut voir des courbes faire des petites collerettes sur le papier, le relief est illusoire, on y passe le doigt, c'est lisse. Le vert, le gris des liserés et des aplats de confettis où feuillus et conifères se regardent en chiens de faïence. Pas la place pour deux, la guerre des espèces n'est-ce pas, il faut trouver son chemin-min pense tout haut Lev. Après Gouvault, remonter sur Bois Bain, à travers les laies hésitantes et les cabanes de chasseurs, le Razou et le petit étang en face des Bouchons, il y a des rus qui tombent de nulle part, puis c'est le bois de Patte, ça donne faim à Lev, le moulin de Savault est sur le bas il faut le rejoindre, on y moud juste l'ennui. En longeant l'affluent de la Cure : le Boutou on arrive au moulin de Coeurlin, il y a la départementale 977 bis à traverser au niveau du Boulard, Lev décide de s'arrêter à Ouroux, bonne bourgade entre les trois lacs, il y a un café avec trois tables et elles sont toutes libres, un paysan passe avec son tracteur sur la grand-place, le monument aux morts égrène les noms :



Gudin, Dupas, Baroin, Auribault, Gabin, Renault trois fois, Bourdot, Barreau, Beaudequin, Guyard deux fois, Petit, Morin, Robbe, Guyollot, Gremy, Beauce, Content, Heyberger, Jolly, Launay deux fois, Garel, Gauchet, Pau, Naveau, Cuminet, Monin, Quinot, Brossier, Demoulin, Ravet, Guyard, Tixier, Bernard, Théodore, Rodot, Thibault deux fois, Pere, Gallois, Brisset, Gabin, Gudin, Thioux, Boulé, Philizot, Guyollot, Velloni, Seguin, Gaulhard, Guillaume et d'autres encore tous morts pour la France, tiens, il en sait quelque chose Lev, mourir pour la France, lui l'a fait toute sa vie au service de l'institution. Là il s'agit de marcher, de rouler, de fuir même, peut-être qu'il s'arrêtera à la prochaine petite ville, c'est Château-Chinon, la cité de l'ancien président, sa grand-place et son mausolée du septennat, les vieilleries de la gauche, les lance-javelots en métal forgé offerts par le président du Burundi, la reproduction du casque du roi Charles VI de France, une paire de défenses d'éléphant offerte par le président de la Centrafrique, la maquette de l'Astrolabe de 1811 donnée par le président des Seychelles, un jeu d'échec d'Ouzbékistan, un chêne offert par Élisabeth II pour les 68 ans de Mitterrand. Ce musée est plutôt sans intérêt, vraiment sans aucun intérêt mais Lev y passe car il faut bien tuer le temps, c'est le principe en voyage, occuper son temps à tout prix, se remplir les pieds et la tête de quelques clins d'œil inoubliables, bon, après un bœuf-carotte et un verre de pinot noir c'est repartir qu'il faut déjà, marcher c'est de la mécanique plaquée sur du fuyant. Lev se rappelle une mauvaise blague d'un professeur bergsonien de la Sorbonne...

Le soleil donnait une indication paradoxale, déjà au Ponant, il fallait se grouiller sur les roches de Courvault, la route communale descend droit sur Champcheur, et le Garat le long du bois de l'Homme tractait quelques truites rose bonbon moelleusement portées sur de petits cailloux

en rochers plats, la planche qu'elles faisaient. Et Lev d'éviter la D37, trop de monde à ces heures de sieste, c'est Mouasse, puis les Chevannes, les Maillards, des fermes isolées toujours orientées orient-occident, des fenêtres en meurtrière, basses basses comme ces hommes de jadis qui passaient par des portes naines, se terrer du froid, mais l'heure était encore à l'été guilleret, la rose des vents n'avait pas encore franchi les 360° et malgré les 185 jours de pluie par an à Château-Chinon, il faisait bon. Ce faisant Lev coupe la ligne à haute tension par Les Pierres et déjà la roche Cartance se lève devant lui, les pinèdes harassantes d'épicéas blue blue lagon d'une retenue grossière, mare à pêcheur comme tant d'autres, vieilles paires de bottes montantes trouées, cannes à pêche dégoupillées, les orages arrivent souvent avec le vent du sud-ouest, le matin ils végètent quelque part pour surgir l'après-midi, Lev ne le sait que trop bien et c'est bientôt le Grand Chambeau, le ruisseau de la Maria qui a les coudes à sec, Cussy, les Rates, et la descente longitudinale vers Villapourçon, 400 âmes y dorment, une longère grise en chaux est mise en vente en face de l'église par Morvan Immobilier, d'ailleurs elles sont presque toutes à vendre les vieilles maisons 1900. Tiens l'averse qui tinte au loin, elle vient déjà, une giboulée, subite, c'est une gibase, elle semble bénéfique et douce pour l'herbe, c'est une beurrée soupire Lev, la crainte de l'aiguaine qui charrie les torrents est passée. Lev goutte un peu du front, sa vareuse en bande, il reprend l'ascension du mont Préneley à travers la Croix des Cerisiers, là où se cachent les sources de l'Yonne bien fraîche. Il doit y avoir quelques cabanes d'ours dans le coin pour pique-niquer quelques amandes torréfiées, des glands sauvages, des pleurotes légèrement saumâtres, des maras des bois, des dominos de mûres si elles sont à hauteur d'homme. La source semble un peu tarie et pourtant à Paris, la Seine est pleine

il paraît, une sécheresse pas vue depuis 1942 à l'époque du maquis, et, même depuis l'époque de Bibracte, qui à trois kilomètres garde druidiquement la forêt de la Gravelle, les Éduens ne s'y sont pas trempés pour rien les pieds dans la grande tourbe. Lev toise les carrés arasés de la vieille ville, si florissante avant la guerre des Gaules, les menhirs ne disent pas que le vergobret avait pouvoir de vie et de mort sur les citoyens, Strabon lui-même en parlait avec défiance, pourtant ici il ne reste pas grand-chose des oppidum-dums. Lev casse la croûte, il lui semble apercevoir au loin le Beuvray et les neiges éternelles qui restent accrochées aux granites, mais sûrement c'est un mirage druidique, la neige ne visite plus tant le Morvan, les chroniques de Saint-Martin-de-la-Mer rappellent l'hiver 1906-1907 et son mètre de neige à Glux-en-Glenne et, celui du 1709 où le vin gela dans les cruches de Versailles, et Lev boit à grandes lampées un vieux pinot à peine frelaté. Dire qu'il faudra franchir le mont Glandure, avant de foncer sur Saint-Prix, le bois de Rire, les Chaux, l'Écarie, et l'ascension du Folin, le bois du Roi et ses pistes de ski de fond abandonnées, le chalet-restaurant des moniteurs de l'ESF est désert, les poulies de fer de la remontée tanguent, il faut se tirer à la corde pour franchir le Folin. Puis c'est la longue descente sapinée du Grand Montarnu, la Fosse et ses souches, le Marault, et déjà Arleuf – le maquis Socrate donc je suis a laissé quelques trous de balle dans les murs – les paysans boivent tranquillement un godet pour les derniers rayons au café de la Cornemuse, passés les Gardebois, les Bardiaux, c'est le ciel du grand télégraphe qui s'élève, dans la zone de la Pierre du Pas de l'Âne, les avions disparaissent des radars durant 12 à 18 secondes, c'est trop pour les ingénieurs sur l'autoroute du ciel Orly-Clermont-Ferrand. Le radar n'a jamais bien fonctionné et c'est tout indiqué pour dormir, au pied de la station, demain, il y aura assez à faire pour

rejoindre le lac des Settons, quelques sacs, une tente canadienne, un opinel et un butagaz. Lev sort pour manger : une boîte de mauvais raviolis et des abricots écrasés – quelle belle nuit étoilée. C’est presque une taïga cette forêt et, lentement, Lev s’endort en ondulant dans son matelas jaune, l’amplitude thermique est parfois terrible, les sols siliceux renvoient la chaleur et le couvert du bois des menhirs fait baisser la température de trente degrés, et Lev allume un petit feu pour les loups et griller quelques chamallows. Il dort mal, ça froufroute dans les buissons, Lev sent bouger les fougères et les palmes de la hêtraie – un renard mouillé qui revient de la source à coup sûr – mais, dès six heures, il est sur pied dans les orties, un thé noir de glaise, les yeux bleuis par le froid, le jus rapidement avalé, Lev repart cahin-caha, une gelée blanche recouvre les mousses, le ru de la montagne semble charrier des glaçons et, les brouillards noient complètement les paliers du nord-est, sur les hauteurs le ciel doit être net et pur mais mieux vaut avancer à couvert, l’essentiel est que les nappes ne traînent pas sur le lac en arrivant, on n’y verrait mouche sur la barque d’Adieu l’Henri. Donc après Rochemaçon, l’Huis Vacher, il y a quelques landes qui grésillent sous le pied, l’éperon barré du Fou de Verdun émerge la tête de la bouillie de nuages, mais Lev replonge déjà vers Planchez en évitant soigneusement la Fiolle et Boutenot, des chiens voraces y gardent les propriétés de quelques anciens seigneurs du coin, Gutteleau est plus accueillante, et déjà, l’air du lac sourd. À Grosse, les hêtres sont au garde-à-vous sur la rive sud, et enfin Lev arrive à la Corne au Cerf, où juste en face il y a un petit ponton avec une amarre et une bouée blanche pour protéger la barque, le moteur 5CV racle et met du temps à se lancer, mais ça y est, le rivage s’éloigne, le bois fend l’eau ridée comme une vieille pomme. La petite île, une galette boisée, et au loin, sur la plage, un pêcheur

LA MAISON DU LAC

peu avenant, qui lève sa canne quand il voit Lev approcher. « Adieu l'Henri ! » qu'il lance, et l'autre de répondre « Adieu l'Henri ! », puis Lev accoste, ce ne sont pas les retrouvailles les plus chaleureuses qu'on peut imaginer. Lev se lance : « Alors on pêche ? » Et l'Henri de répondre : « Alors on fait du bateau ? Il y a de la fêra aujourd'hui pour déjeuner. »